

## Ni Dieu ni âme, mais «une job»

### Une simple difficulté technique

Maintenant que le nombre des cours de philosophie et d'éducation physique a été réduit, et que l'on peut s'attendre à un bond du P.N.B. proportionnel à la coupure de ces cours, nous pouvons reprendre notre propagande en faveur d'une de ces disciplines de luxe: la philosophie.

L'article de Maurice Bernier<sup>1</sup>, qui en annonce une série, mérite une réponse. Surtout parce qu'il exprime une part importante de l'opinion commune: celle qui oppose la littérature (considérée comme un amusement) et la science (assimilée à une poursuite du confort).

Puisque dans ce débat les nouvelles Saintes Écritures sont celles des scientifiques, c'est à elles que je me référerai pour «conditionner l'opinion publique à la nécessité de maintenir la philo[sophie] comme discipline [commune et] obligatoire»<sup>2</sup>.

### **Langage, science et culture**

Dans un entretien accordé par Joël de Rosnay à Fernand Seguin dans le cadre de la série radiophonique *La science et vous*<sup>3</sup>, ce dernier fait état du problème que représente le fossé qui existe entre la culture scientifique et la culture «alimentée par les humanités, les arts, la littérature, etc.» À quoi Joël de Rosnay répond:

Le langage du savoir, c'est à la limite le langage mathématique, physique, scientifique, et le langage de la signification, c'est le langage affectif de l'art, de la religion, de la philosophie, de la politique. Je crois que nous avons aujourd'hui les outils pour parler un métalangage qui soit la synthèse des deux. Et j'ai bon espoir que l'approche systémique soit un des moyens pour y arriver.<sup>4</sup>

En 1958, le physicien Werner Heisenberg, un des créateurs de la physique quantique, publie un livre, traduit en français en 1961 (en un temps où se prépare la réforme scolaire au Québec), sous le titre *Physique et philosophie*<sup>5</sup>.

---

1 "Culture littéraire ou scientifique", Débats, vol.2,no.4, avril 1993, pp.8-17.

2 Id., p.9.

3 Sept de ces entretiens ont été publiés sous le titre *Le Sel de la Science*, Québec Science Éditeur, Sillery, 1980, 131p.

4 Id., p.28.

5 Coll."Sciences d'aujourd'hui",#3, Albin Michel, Paris, 1971(1961), 285p.

Dans ce livre Heisenberg se réfère à Socrate, Platon et Aristote. De ce dernier il dit même: «En fait il a créé la base du langage scientifique.»<sup>1</sup> Il cite aussi un poème de Goethe où Méphistophélès déclare:

Celui qui veut connaître et décrire l'être vivant  
Commence par en chasser l'âme;  
Alors, il a en main tous les éléments,  
Il n'y manque, hélas! que le lien spirituel.<sup>2</sup>

Heisenberg a recours à cette citation pour faire comprendre que dans l'emploi des mots en science, par exemple du mot «complémentarité» en physique quantique, leur signification est bien vague comparativement au phénomène mathématiquement précis qu'il veut désigner.

À beaucoup de points de vue, cet emploi du langage est parfaitement satisfaisant, car il nous rappelle un emploi analogue du langage dans la vie quotidienne et la poésie. [...] les concepts classiques utilisés de cette manière gardent toujours un certain flou, [...] ils sont liés à des probabilités statistiques; et cette probabilité ne peut que dans de rares cas devenir un équivalent de la certitude. [...] L'on pourrait peut-être la traiter de tendance ou de possibilité objective, de *potentia* au sens de la philosophie aristotélicienne.<sup>3</sup>

Et Heisenberg conclut ce chapitre intitulé «Langage et réalité en physique actuelle» en écrivant que «les atomes ou les particules élémentaires ne sont pas aussi réels [que les phénomènes de la vie quotidienne]; ils forment un monde de potentialités ou de possibilités plutôt qu'un monde de choses ou de faits». Cela devrait faire réfléchir les pragmatiques qui sont portés à croire que le langage de la science décrit des «choses» et des «faits».

Mais ce n'est pas ce que je voudrais retenir surtout de ce livre de Heisenberg. Ce qui est important pour comprendre la place des disciplines «littéraires» dans notre époque «technique et scientifique» est ce qu'il dit au dernier chapitre de ce livre, «Rôle de la physique moderne dans l'évolution actuelle de la pensée humaine». Dans ce chapitre, il fait d'abord état du développement de la pensée scientifique et de l'avantage que lui a donné le fait de se fonder sur l'expérience plutôt que sur l'autorité. À propos de cette nouvelle «autorité de l'expérience», il écrit que «l'on peut faire remonter cette autorité [de

---

1 Id., p.225.

2 Id., p.226.

3 Id., pp.238-239-240.

l'expérience] aux plus anciennes tendances philosophiques, par exemple à la philosophie d'Occam et de Duns Scott [fin XIII<sup>e</sup> siècle]»<sup>1</sup>.

C'est l'idée que le Monde nous parle de Dieu d'une manière encore plus certaine que les Saintes Écritures qui poussa le moine catholique polonais, Nicholas Copernic, et le séminariste protestant, Johannes Kepler, à approfondir la géométrie céleste pour ainsi mieux connaître l'Esprit de Dieu. Les motivations de Newton sont aussi tout autant scientifiques que mystiques<sup>2</sup>.

Heisenberg poursuit en décrivant comment la nouvelle conception «expérimentale» de la réalité se figera en un «cadre rigide» à partir duquel «se développa une hostilité ouverte de la science envers la religion». Mais, poursuit-il, «le changement le plus important dû aux résultats de la physique moderne, c'est d'avoir brisé ce cadre rigide de concepts du XIX<sup>e</sup> siècle»<sup>3</sup>.

[...] les concepts scientifiques existants ne couvrent jamais qu'une partie très limitée de la réalité; et l'autre partie, celle qui n'a pas encore été comprise, est infinie. Chaque fois que nous allons du connu à l'inconnu, nous pouvons espérer comprendre, mais nous pouvons avoir à apprendre en même temps une nouvelle signification du mot «comprendre».<sup>4</sup>

Voilà, c'est là que je voulais en venir. «Distinguer le vrai du faux, déterminer les limites du possible, du probable, synthétiser, hiérarchiser les connaissances, faire des liens et des hypothèses, déterminer des tendances», en d'autres mots, dire ce qu'est la réalité, *ne sont pas* comme le dit Maurice Bernier, «des opérations que seul un esprit rationnel et scientifique peut réaliser»<sup>5</sup>. C'est-à-dire que ce type d'esprit, lorsqu'il réalise *seul* ces opérations, n'atteint qu'un aspect limité de la réalité. La réalité est infiniment plus vaste que ce que peut apercevoir le langage scientifique et mathématique, c'est pourquoi Heisenberg ajoute: «C'est de cette manière que la physique moderne a peut-être ouvert la porte à un point de vue plus large sur les rapports entre l'esprit humain et la réalité»<sup>6</sup>. C'est cette porte que certains veulent refermer sur la quiétude du «cadre rigide» de la science (in)actuelle.

---

1 Heisenberg, op.cit., pp.261.

2 Carl Sagan, *Cosmos*, Random House, New York, 1980, pp.56-57 sur Kepler et pp.68-71 sur Newton. Sagan consacre de larges parts de ce livre à souligner l'importance de la philosophie grecque dans l'élaboration de l'esprit scientifique. Voir particulièrement son chap.VII, "L'échine de la nuit", sur la conception de l'univers. Ce livre est truffé de citations de poètes, de religieux et de philosophes.

3 Heisenburg, op.cit., p.265.

4 Id., pp.270.

5 Art.cit., p.16.

6 Op.cit., p.270.

On pourrait croire que les paroles d'Heisenberg ne sont qu'une opinion particulière et dépassée. Revenons à Carl Sagan. Cette fois dans son introduction à *Les dragons de l'Eden*<sup>1</sup>.

«Les mythes, déclarait Salluste au IV<sup>e</sup> siècle, portent sur des choses qui ne se sont jamais produites et qui pourtant existent toujours.» Dans les dialogues platoniciens et dans *La République*, chaque fois que Socrate raconte un mythe, comme celui de la caverne, pour prendre l'exemple le plus célèbre, nous savons que nous touchons au point essentiel de son discours. Je n'emploie pas ici le mot «mythe» dans sa banale acception de croyance collective démentie par les faits, mais plutôt dans sa signification plus ancienne de métaphore quelque peu subtile destinée à faire comprendre une question difficile.<sup>2</sup>

Que fait ce scientifique universitaire américain à nous parler de Salluste et du mythe de la caverne de Platon?! Dépassées ces choses-là! Les étudiants des «universités les plus réputées au monde» n'étudieront jamais cela de leur vie<sup>3</sup> et comprendront un peu moins Sagan que ne le peuvent les étudiant-e-s du petit Cegep de St-Jérôme.

Il y a aussi Hubert Reeves qui est invoqué par Maurice Bernier. Ouvrons *L'heure de s'enivrer* qui porte en sous-titre la question philosophique *L'univers a-t-il un sens?* Déjà dans ses notes en fin de volume on trouve des références à Rimbaud, Lucrèce et Sophocle: poésie, philosophie et théâtre. Ceux et celles qui ont lu son *Patience dans l'azur* connaissent déjà le côté lyrique de cet astro-physicien québécois (probablement formé par les Jésuites). Dès son prologue à *L'heure de s'enivrer*, on trouve les noms de Sartre, Camus et Baudelaire à qui il a emprunté le titre de son livre. Puis dans les premières pages du premier chapitre il affirme:

Loin de n'être qu'une croyance dont on a démontré la fausseté, le mythe, traditionnellement, est une façon de transmettre une sagesse, un art de vivre. La question n'est pas de savoir s'il est vrai ou faux, mais de mesurer son efficacité comme technique d'enseignement.<sup>4</sup>

Il parle aussi du cheval de Troie...! Homère sous la plume d'un scientifique... Eh oui! Il jubile, comme il nous propose de le faire pour vaincre le non-sens de savoir sans comprendre (c'est-à-dire de savoir scientifiquement); il jubile en se promenant d'Héraclite à Ronsard, de Nietzsche à Saint-John Perse. La culture littéraire est l'au-delà de son savoir scientifique

---

1 Coll. "Science ouverte", Seuil, Paris, 1980(1977), 279p.

2 Id., p.20.

3 C'est du moins l'affirmation, très légère à mon avis, que Maurice Bernier nous a rapportée de Saskatoon, art.cit., note 5, p.11.

4 *L'heure de s'enivrer. L'univers a-t-il un sens?* Coll. "Science ouverte", Seuil, Paris, 1986, p.24.

et il dit bien: «l'expérience d'une relation avec l'*au-delà* —dans le sens le plus vague et le plus général du terme— semble être un des besoins les plus fondamentaux de l'être humain"<sup>1</sup>.

### **L'au-delà du sens**

Quand la vie n'a de sens que «la job» et que la réalité n'est que ce que dit la science, la vie et la réalité n'ont pas de sens du tout.

A thing with just one meaning has scarcely any meaning at all.<sup>2</sup>

Quand la philosophie était pourvoyeuse de sens par elle-même, elle incluait la logique, la physique, la politique et la métaphysique. Aujourd'hui chacun de ces domaines est autonome et il revient à chacun de les intégrer pour «se philosopher un sens». Reeves et Sagan ne font pas autre chose dans leurs livres.

Les cours de philosophie enseignent aujourd'hui surtout l'histoire de la pensée philosophique occidentale, probablement parce qu'après avoir voulu suivre «l'actualité» les professeur-e-s sentent plus profitable de donner à tous les moyens de la dépasser. Je suppose que la formation technique s'oriente de la même façon pour que les techniciens et techniciennes que nous formons ne deviennent pas obsolètes au moment où les techniques actuelles le deviendront. Chacun doit transcender l'actualité par la pensée. Cela ne veut pas dire la perdre de vue mais la comprendre plutôt que de la suivre en la mimant. L'actualité, n'est-ce pas, c'est ce qui passe. La philosophie pourvoyeuse de sens est passée. C'est d'autant plus dommage que la solution à nos problèmes économiques semble avant tout morale, comme le rappelle Maurice Bernier: «nous sommes tous, sans exception, fautifs et responsables de la piètre performance de l'économie"<sup>3</sup>. Je veux bien.

Mais quelle est la morale de la science? «L'égoïsme absolu est le seul comportement «raisonnable» si l'existence humaine n'a aucune signification.»<sup>4</sup> Et on se souvient d'où vient la «signification» selon les scientifiques: «le langage de la signification, c'est le langage affectif de l'art, de la religion, de la philosophie, de la politique» (Joël de Rosnay à Fernand Seguin). En fait la science est une philosophie aussi dominatrice et efficace que l'a été la philosophie chrétienne au Moyen-âge. Les penseurs dont il a été question (Sagan, Reeves, de Rosnay) se battent pour que ce retournement de la religion en science n'étouffe pas la quête de sens qui est la définition même de l'humain.

---

1 Id., p.217.

2 Marvin Minsky, *The Society of Mind*, Simon and Shuster, New York, 1986, p.64.

3 Art.cit., p.12.

4 Hubert Reeves, op.cit., p.217.

## Questions

Que faire devant la panique de l'appauvrissement (déficit et dette nationale)? Quelle philosophie aurait pu nous donner le courage d'être heureux en se serrant la ceinture et en s'entraînant? Trop tard! Projet de société? Trop tard, il n'y a plus de philosophie, et pour la science ethnologique il ne reste qu'à constater que les civilisations disparaissent quand elles ont épuisé leurs ressources de pensée. Dans les moments de la fin, qui peuvent durer des siècles, il y a des luttes pour les restes de richesse —Maurice Bernier voudrait que ces restes aillent à la recherche technique et scientifique. Qu'il prenne tout; la recherche philosophique ne coûte à peu près rien : «les loups affamés» peuvent se manger entre eux dans leur laboratoire, l'histoire de la vie de l'esprit continue.<sup>1</sup>

Enfin, ce que je ne comprends pas dans cet article, c'est comment le problème moral trouve sa solution dans la formation de meilleurs techniciens, ingénieurs, spécialistes et chercheurs scientifiques. Est-ce pour redevenir riches et pouvoir continuer de tricher impunément?

Comment se fait-il que la crise dont il est question soit occidentale si les autres pays ont abandonné la philosophie depuis longtemps?

Qui exploite le peuple quand on veut lui communiquer un savoir-faire utilisable aux dépens d'un savoir dire et écrire (et, pourquoi pas, penser)?

Comment quelqu'un qui ne peut pas comprendre Platon peut-il comprendre des «informations multiplexées»?

Bernard La Rivière

---

<sup>1</sup> Pour ce qui est de l'idée ridicule selon laquelle "il n'y a plus de philosophes vivants" (M. Bernier, p.11), je vais essayer, de mémoire, d'en nommer quelques uns. Jürgen Habermas, Hans-Georg Gadamer, Paul Ricœur, Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Gilles Deleuze, Gilles Lipovetsky, Alain Renaut, Marcel Gauchet, Charles Taylor, Rorty (j'oublie son prénom), Emmanuel Lévinas, Noam Chomsky, Michel Serres. Je ne peux préjuger de ceux qui passeront à la postérité; certains des grands du passé ont eu des difficultés à trouver un éditeur à leur époque. Pour les autres je réfère au *Dictionnaire des philosophes* de Huysmann, deux tomes de quelques milliers de pages chacun, où l'on pourra s'amuser à repérer ceux qui sont encore vivants. Pour un bon choix en philosophie française *actuelle* on lira la revue *Autrement*, no.102, nov. 1988, intitulée "À quoi pensent les philosophes" et la revue *Le Débat*, no.72, nov.-déc. 1992, intitulée "La philosophie qui vient, parcours, bilan, projets".